

BOOK REVIEWS – COMPTES RENDUS

Paru dans *Turcica*, Tome 38, 2006, ed. Peeters.

Alexandre PAPAS, *Soufisme et politique entre Chine, Tibet et Turkestan*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, Jean Maisonneuve, 2005, 291 p.

Soufisme et politique entre Chine, Tibet et Turkestan est la version publiée d'une thèse soutenue en 2004 sous le titre plus précis de « L'islam en Asie centrale. Étude d'une grande confrérie soufie du Turkestan oriental: la Naqshbandiyya Âfâqiyya (XVIIe-XVIIIe siècle) ». Celle-ci vient de recevoir le prix de la meilleure thèse sur le monde musulman, décerné en juin 2006 par l'IISM-EHESS. L'ouvrage étudie les branches de la Naqshbandiyya en Asie centrale aux XVIIe-XVIIIe siècles, particulièrement l'Âfâqiyya et l'Ishaqiyya, au moment précis où des saints soufis prennent directement le pouvoir – ou plus exactement tentent de faire du pouvoir un pouvoir saint. C'est ce qu'Alexandre Papas appelle, d'un néologisme bien venu, l'ishanat (d'après le mot *ishân* qui désigne le saint naqshbandî).

Beau travail d'une érudition solide et variée, appuyé sur des sources manuscrites en persan et en tchagatay qu'il a fallu aller chercher « jusqu'en Chine », comme dans le hadîth, le livre est aussi étayé par une bibliographie vaste en turc, en anglais, en allemand, en russe, parfois même en japonais ou en chinois. C'est un vrai travail d'historien, attentif aux continuités et aux ruptures – notamment face à ce phénomène, l'ishanat, dont Alexandre Papas dit bien, dès le début, qu'à la fois il ne vient pas de nulle part, mais qu'en même temps il est nouveau. Attentif aussi à s'inscrire dans la riche historiographie du sujet (Martin Hartmann et J. F. Fletcher, particulièrement, sont passés par là), comme dans ses implications plus générales sur l'histoire de l'islam aux XVIIe et XVIIIe siècles, Alexandre Papas manie constamment différentes chronologies: celle des empires, celle des sociétés, mais aussi celle de la sainteté, avec son discours propre qui obéit à une autre histoire. La force du livre est là: partir de l'esprit même des hagiographies pour étudier les interprétations du monde qu'elles engagent, pour proposer une réflexion sur le soufisme et la tentation inévitable du monde, sur les ambiguïtés insolubles et toujours reposées de cette relation. La réflexion d'A. Papas va assez loin pour dépasser tout à fait les schémas d'analyse sociologique weberiens du charisme appliqués à la sainteté musulmane, et chercher dans la doctrine soufie elle-même les justifications comme les apories de ce moment unique qu'est l'ishanat; pour scruter le rapport entre maître et disciple devient lui-même politique et quand la confrérie devient un modèle de construction étatique, ou plutôt un système nouveau.

Parmi les apports remarquables de cette thèse, citons notamment une contribution à l'histoire de la sainteté familiale et héréditaire, d'abord dans son lien avec un lignage prophétique, ensuite dans ses avatars – et A. Papas montre l'importance du modèle dynastique (chingizkhanide) pour contribuer à façonner la dynastie soufie âfâqiyya. L'instauration du majorat, effectivement exceptionnelle, est particulièrement intéressante. A. Papas apporte également des éléments importants sur l'histoire du culte des saints dans la région, culte dont la naissance même est profondément politique: des séries de visites aux tombeaux des saints ou des ancêtres inaugurent nécessairement chaque début de règne ou passation de pouvoir, ou retour au pouvoir. Le culte des saints au Turkestan oriental se développe justement à partir de l'implantation de la Naqshbandiyya Ishâqiyya, à la fin du XVIe siècle: les tombeaux sont d'ailleurs un enjeu suffisamment important pour avoir fait l'objet de destructions lors de la lutte entre Ishâqiyya et Afâqiyya en 1669-70.

A. Papas présente clairement la sacralité du pouvoir incarnée dans trois modèles possibles: le khan saint et sanctifié (Muhammad Khân); le saint qui conseille le khan (ce deuxième modèle, bien connu des spécialistes du soufisme, est le plus classique); et finalement celui qui est au centre de la thèse, le « saint roi » lui-même: Afâq Khwâja. Avoir éclairé le problème majeur qu'est le pouvoir du saint permet de lire tout autrement l'histoire de l'opposition entre les deux branches de la Naqshbandiyya, Afâqiyya et Ishâqiyya, vue ici comme l'affrontement de deux modèles du pouvoir saint: le « roi saint » pour les Ishâqîs, le « saint roi » pour les Afâqîs. Cette relecture de l'histoire confrérique permet de relire l'ishanisme du XIXe siècle lui-même, vu traditionnellement par l'historiographie comme une forme sclérosée de sainteté, à l'instar du maraboutisme en Occident musulman. Le travail d'Alexandre Papas permet de dépasser ce type de jugement de valeur finalement sans intérêt pour une vraie histoire du soufisme.

À propos des parallèles, en général pertinents, avec l'hagiographie chrétienne ou les confréries catholiques, on regrettera que l'étude des confréries soufies soit ramenée à la sociabilité version Agulhon – dont l'œuvre est tournée vers le XIXe siècle et l'entreprise de sécularisation qui précède et suit la Révolution française. Rapprochement discutable, que la méfiance de Papas vis-à-vis d'une *integrative history* justifie encore moins. En réalité, les parallèles les plus pertinents, pour un spécialiste des confréries soufies, sont à trouver du côté de l'œuvre des modernistes: l'œuvre considérable de Louis Châtellier (*L'Europe des dévots*, Paris, Flammarion, 1987) et de ses nombreux disciples, irrigués par la lecture d'Alphonse Dupront, reste inexplicablement ignorée des spécialistes des confréries soufies. Le

parallèle a de toute façon ses limites: les seuls points communs entre confréries catholiques et ordres soufis sont effectivement, une fois mis à part les aspects sociologiques de groupements dévotionnels, les aspects pénitentiels, les dimensions eschatologiques des rituels et les pratiques d'intercession. Mais peut-être eût-il fallu recourir également à des classiques de l'historiographie du christianisme pour mieux éclairer les récits de miracles, souvent vus à une lumière trop historiciste, qu'il s'agisse de miracles thaumaturgiques ou de récits de miracles dits « de conversion ».

L'ambition du livre ne permet pas de s'attarder à ces regrets mineurs. Citons deux acquis majeurs : avec le livre d'A. Papas, on comprend à quel point la représentation fondamentalement mystique du pouvoir des Naqshbandîs Âfâqîs vient de la doctrine akbarienne de la sainteté – dans son double visage de *wilâya* / *walâya*. En général, la *walâya* est la sainteté comme proximité métaphysique de Dieu, et la *wilâya* comme exercice du pouvoir et de l'autorité sur terre. La dualité entre soufisme et politique, entre mystique et pouvoir est finalement contenue dans l'appréciation même de la sainteté. Rarement la mise en pratique d'une hagiologie avait été aussi loin, et aussi finement comprise, avec une maîtrise aussi sûre.

Un deuxième aspect passionnant de la thèse est l'aspect historiographique, brillamment repris dans la conclusion. Alexandre Papas remet en question beaucoup des idées de J. Fletcher, et combat ce qui a pu s'écrire plus généralement sur le « néosoufisme ». Il milite contre l'anachronisme de prêter à des époques anciennes un *tajdîd* propre au XIXe siècle. Il veut montrer que la sainteté au pouvoir est l'aboutissement imprévisible mais pas non plus illogique d'un modèle de sainteté tourné vers le Prophète, plutôt que le début d'un militantisme politique nouveau. Ces relations entre confrérie et pouvoir, ce pouvoir du saint inspiré du rôle du Prophète, ce militantisme politique d'inspiration prophétique, ce sont là les traits prêtés aux confréries néo-soufies, mais dont le travail de A. Papas montre bien qu'ils appartiennent à la Naqshbandiyya, dès le départ, donc vers le XVe siècle, et à l'Âfâqiyya plus encore. O'Fahey lui-même – le spécialiste d'Ahmad Ibn Idris – a fini par dire que les différents aspects du soi-disant « néo-soufisme » n'étaient après tout qu'une vaste émanation du soufisme du XVe siècle, tel qu'il apparaît par exemple dans la Jazûliyya marocaine qui propose à partir du XVe siècle des modèles de sainteté musulmane universalisables, bien analysés récemment par Vincent Comell. Peut-être y aurait-il un parallèle à esquisser justement avec la Naqshbandiyya qui serait à l'Orient ce que la Jazûliyya a été à l'Occident.

Soufisme et politique en Asie centrale est un livre d'une présentation soignée et d'une écriture élégante; il comporte trois index (noms de personnes, noms de lieux, index thématique), des repères chronologiques pour l'histoire moderne du Turkestan oriental, 22 photographies en noir et blanc et deux cartes. La thèse d'Alexandre Papas est appelée à devenir rapidement un classique sur l'histoire de l'Asie centrale, sur l'histoire du soufisme naqshbandî, et plus généralement sur les rapports entre soufisme et politique – le titre bien choisi du livre.

Catherine MAYEUR-JAOUEN